UN EXTINCTEUR D'ENTHOUSIASME

I

Monsieur charitable, (à un tramp).—Oui, mon ami, vous allez manger. Mais avant de vous mettre à table, est-ce que vous n'auriez pas aimé un peu de liquide ?

Le tramp, (avec enthousiasme).—Ça ne m'aurait pas *déplait.*

II

Hélas ! Ce n'était pas le liquide prévu par le tramp.

C'TE PAUV' TANTE !...

NOUVELLE

(Du Figaro)

I

Depuis l'aube, ils étaient aux champs.

La femme petite, maigriotte, au visage revêche, sèche et noire comme un grillon, bottelait de la luzerne que le mari, une sorte de grand échassier, à l'aspect tranquille, chargeait ensuite sur sa charrette d'un geste lent et méthodique, pendant qu'attaché par sa longe à la roue, le petit cheval blanc flairait mélancoliquement le sol, somnolent sous la chaleur.

Autour d'eux s'arrondissait la plaine de la Beauce, mer immense incendiée de soleil, avec ses nappes de chaumes dorés, de guérets bruns et de trèfles verts qui moutonnaient jusqu'à l'horizon où, comme des mâts de navires, de lointains clochers d'ardoises émergeaient.

—Hé, Poiret !

A cet appel, les deux travailleurs levèrent la tête. A travers les sillons, un homme venait vers eux à grandes enjambées.

—Poiret, cria l'homme, 'faut que vous venez quant et moi à Francheville, tous les deux.... La Rosalie est défunte...

—Ma tante !... fit la femme en sursautant.

—Oui, reprit l'homme, elle a été étriplée à coups de fourche, c'te nuit...

Le mari et la femme se regardèrent, tout saisis.

—Mais.... mais... qui donc l'a étriplée à coups d'fourche ? demanda enfin Poiret.

—Ah, dame ! j'sais pas moi, fit l'homme. Allez voir, les gendarmes sont là.

La femme, revenue de sa stupeur, commença de se lamenter d'une voix de tête, aiguë, avec un grand déploiement de gestes désolés.

—C'te pauv' tante ! c'est-y-Dieu possible !—Ah, mon Dieu, c'te pauv' tante !...

Le mari gardait sur son visage son masque d'impassibilité paysanne, mais tout en rajustant les harnais du petit cheval, il répétait :

—Qué malheur, qué grand malheur !...

—Ben sûr ! approuvait le paysan porteur de la nouvelle. Et comme la Poirette l'assaillait de questions, il répondait :

—J'sais rin d'plus, que j'vous dis. On l'a trouvée, à matin, écrabouillée à coups d'fourche dans sa cuisine... une belle fourche toute neuve... v'là tout c'que j'sais.

Maintenant, le cheval était harnaché. La carriole regagna la route. Les deux hommes étaient assis sur la banquette, très graves, tandis qu'au fond, affaissée sur la luzerne fraîche, la Poirette pliée en deux, sanglotait convulsivement.

—C'te pauv' tante !... Ah ! mon Dieu, Jésus mon Dieu !...

II

La Rosalie passait pour riche. En dehors de la rente viagère qui lui avait été léguée par l'évêque dont elle avait été la cuisinière pendant trente ans, elle possédait des économies, une dizaine de mille francs en or, enfermés dans une cassette, au fond de son armoire, sous une pile de draps et que, par une manie de vieille femme avaricieuse, elle se refusait obstinément à placer. Les Poiret la connaissaient bien, cette cassette, car la vieille prenait plaisir à l'ouvrir devant eux, à manier, à tripoter cet or, et elle leur disait : "Ça sera pour vous, mais seulement quand je n'y serai plus."

C'était une boîte rectangulaire en chêne, renforcée aux angles par des coins en acier guilloché, avec une poignée de fer forgé figurant un serpent enroulé autour de deux anneaux.

Dans l'exaltation de sa douleur, la Poirette ne songeait guère à la cassette ; c'était sa tante, qu'elle regrettait ; sa chère tante si bonne pour elle, qui, à la mort de ses parents, l'avait recueillie, élevée et puis dotée pour la marier à Poiret, un gars qui avait "de quoi", quinze setiers de terre au soleil. Ça ne s'oublie pas, ces choses-là ! Ah, pauv' tante ! pauv' tante !...

Devant l'affreux spectacle, en présence du cadavre de la tante, ensanglanté, méconnaissable, baignant dans une mare rouge elle avait eu une explosion de cris farouches. Les jours qui suivirent, loin d'apporter un adoucissement à son désespoir, semblèrent l'aviver encore. Elle ne s'arrêtait de gémir que pour crier dans un accès de rage :

—On l'arrêtera donc pas ?... on lui coupera donc pas le cou, à ce brigand-là ?...

Ce fut pendant l'une de ces crises que Poiret, taquiné par l'idée de l'héritage qui lui échappait, vint malencontreusement lui annoncer que la cassette avait été volée. Il se fit rabrouer de la belle façon, le "prop' à rin, le sans cœur qui ne pensait qu'à l'argent" ! Pauv' tante, va !

Huit jours s'écoulèrent. La tante reposait maintenant dans le cimetière de la paroisse à l'ombre de la croix de pierre que la piété de sa nièce avait élevée sur sa tombe et l'assassin restait inconnu. La Poirette, toujours hantée par sa furie de vengeance, ne décolérait pas.

—A quoi qu' ça sert, la police ?... mais à quoi qu' ça sert, hein, Poiret ?

—J'sais pas, répondait Poiret, lugubre.

III

A deux cents mètres du village s'élevait la maison du "Cheminot". C'est sous ce nom qu'on désigne, en Beauce, ces ouvriers nomades, rôdeurs de grands chemins, sans métier bien défini, qui, d'un bout de l'année à l'autre, parcourent les campagnes, mendiant, maraudant ou offrant leurs bras à qui veut les utiliser temporairement.

Ce "Cheminot" fatigué sans doute de son existante errante, avait bâti là, quelques années auparavant, une chaumine en torchis et il y vivait seul comme un loup, tenu en quarantaine par les gens du pays qui continuaient de le traiter en cheminot, c'est-à dire en suspect.

Or, un matin, quinze jours jours après la mort de la tante, Poiret, se rendant au marché, passa près de cette maisonnette.

Tout autour, les poules du Cheminot picotaient en liberté. Poiret en remarqua une qui secouait, au bout de son bec, un objet bizarre. Il s'approcha, la poule s'enfuit. Poiret ramassa l'objet. C'était une sorte de poignée en fer toute rouillée, représentant un serpent enroulé.

—On dirait la poignée de la cassette à la tante, murmura-t-il.

Il jeta les yeux autour de lui. Personne ne le voyait. Le Cheminot était absent, les champs déserts. Poiret mit le serpent dans sa poche et poursuivit paisiblement son chemin.

Le soir, en rentrant, il jeta l'objet sur la table de la cuisine.

—Quien, la maîtresse, guigne un peu voir ça...

—Jésus ! s'exclama la Poirette en joignant les mains. La poignée de la cassette !...

—C'est c' que j' m'ai dit, fit judicieusement Poiret ?

Et il raconta comment et où il avait trouvé cette poignée.

—C'est li ! c'est l' Cheminot ! s'écria la femme avec violence. Ça ne peut pas être un autre que li... On va y couper l'cou, pas vrai, Poiret ?

—M'est avis, répondit Poiret.

—C'te pauv' tante !... Ah ! ça va y faire ben plaisir qu'on coupe le cou au Cheminot !.... Elle qui pouvait pas le sentir !

Poiret partit le soir même pour la ville. Le lendemain, les gendarmes entraient chez le Cheminot. La perquisition faite dans sa masure amena la découverte, au milieu des cendres de l'âtre, de huit coins en acier guilloché, seuls restes de la cassette brûlée. Le Cheminot avoua.

Quand les gendarmes l'emmenèrent, les mains liées, à pied entre leurs chevaux, toute la population de Francheville faisait la haie, la Poirette au premier rang, échevelée, vociférant. A la vue du meurtrier de sa tante, elle voulut se jeter sur lui, les ongles en avant. Elle l'aurait écharpé si on ne l'eût retenue à bras le corps. Mais elle se dédommagea en crachant à la figure du prisonnier, écumante, les yeux hors de la tête, hurlant, la mâchoire ouverte comme pour mordre :

—On t' coupera l' cou !... J'irai t' voir couper l' couper !... entents-tu, canaille, essassin !....

PAS LA PEINE

Monsieur qu'on vient de tirer de l'eau à son sauveur.—Prenez ce trente sous, mon ami ; je vous dois la vie.

Le sauveteur.—Oh ! vous payez bien plus que ce que vaut.